

La solidarité : respiration de l'Eglise

Plan (texte complet ci-dessous)

Intervention pour le diocèse de Rennes

Introduction : la solidarité fait-elle partie du cœur de la vie chrétienne ? Est-elle essentielle à l'Eglise ? Fait-elle partie de ce dont elle a besoin pour vivre, un peu comme une respiration ?

Si oui : alors comment présenter cette solidarité qui serait pour la foi, une occasion de ressourcement ?

1- Quand la solidarité est un fardeau.

- a) Ce qui peut rendre lourd l'engagement solidaire
- b) Conséquences ?
- c) Des pistes pour en sortir

2- Les ressorts (cachés ?) de la solidarité

- a) Des expériences d'ouverture
- b) Entrer dans l'alliance
- c) Se laisser simplifier

3- Quels chemins pour vivre en Eglise, la solidarité comme respiration ?

a) Redécouvrir la solidarité comme vocation diaconale de l'Eglise

« la nature profonde de l'Eglise s'exprime dans une triple tâche : annonce de la Parole de Dieu (*kerigma-marturia*), célébration des sacrements (*leitourgia*), service de la charité (*diakonia*). Ce sont trois tâches qui s'appellent l'une l'autre et qui ne peuvent être séparées l'une de l'autre. La charité n'est pas pour l'Eglise une sorte d'activité d'assistance sociale qu'on pourrait laisser à d'autres, mais elle appartient à sa nature, elle est une expression de son essence elle-même, à laquelle elle ne peut renoncer ».

(Benoît XVI *Deus Caritas est*, § 25)

b) Un regard neuf sur la place de la solidarité dans l'Eglise

c) Qu'est-ce qui peut aider pour avancer sur ce chemin ?

A l'échelle d'un diocèse

A l'échelle d'une paroisse

Dans les familles

Conclusion :

« Demander à la communauté chrétienne de se poser la question de la charité, c'est comme demander à un vivant de se poser la question de respirer. Peut-être est-ce moins structuré que la liturgie ou la catéchèse, ce n'est pas moins nécessaire. » Paroisse Saint Elisabeth.

La solidarité, respiration de l'Eglise

Introduction : la solidarité est-elle vraiment au cœur de la vie chrétienne ? Au cœur du mystère de l'Eglise ? Fait-elle partie de ce dont l'Eglise a besoin pour vivre, un peu comme une respiration ? (cf. le texte de la paroisse St Elisabeth)

J'imagine que pour bien des chrétiens ces affirmations n'ont rien d'évident :

La solidarité, on se la représente le plus souvent comme une mise en application de l'Evangile. Mais non comme ce qui est au cœur de la foi.

Certains peut-être, et à juste raison, pourraient avoir peur qu'en mettant ainsi en avant la solidarité dans la vie Chrétienne, on en vienne à faire de celle-ci une montagne de devoirs et d'obligations : pour être un bon chrétien il faudrait non seulement prier, lire la Bible, aller à la messe, mais en plus être attentif à ses proches, à ses collègues et voisins, venir en aide à ceux qui sont dans la détresse et s'engager dans des longs combats pour la justice. Or ces combats sont parfois usants, on a souvent l'impression de dépenser beaucoup d'énergie pour des résultats peu spectaculaires.

⇔ Je comprends que certains face à cela aient envie de dire : laissez nous respirer ! J'ai besoin de paix, dans un monde agité, souvent brutal, j'ai besoin de repos. Vous avez sans doute raison avec votre souci de solidarité, mais nous sommes fatigués.

Il faut entendre cette objection ; elle dit quelque chose de vrai. Elle a au moins le mérite de rappeler que Jésus a présenté sa mission non comme quelque chose d'harassant, mais comme un joug léger ; et il disait : « venez à moi vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai » Le texte précise même : « Oui, mon joug est aisé et mon fardeau léger ». (Mt 11, 29-30).

Pourquoi la solidarité, souvent, est-elle perçue comme quelque chose de fatigant ? Il faut se poser la question. Ceci pourrait nous permettre de reconnaître ce qui, dans notre manière de comprendre la solidarité, demeure à évangéliser. La solidarité en effet, comme toute réalité humaine, a besoin d'être évangélisée. Cette solidarité évangélisée, elle a un nom, dans la Bible, elle s'appelle alliance. Et quand on prend soin des liens de l'alliance, il y a aussi un nom pour cela dans la Bible, cela s'appelle la diaconie.

Je vous signale ces termes de vocabulaire qui relèvent du langage des chrétiens, et je vous présenterai, bien entendu, ces deux réalités. En même temps, les mettre en valeur ne revient pas, je crois, à délaisser le vocabulaire de la solidarité. Si nous abandonnions ce mot dans l'Eglise, ce serait le signe que nous renonçons à partager ce qui nous fait vivre avec le grand nombre, avec ceux pour qui diaconie et alliance, c'est du chinois.

1- Quand la solidarité est un fardeau.

Important de regarder aussi cette réalité. Ceux qui sont engagés le savent : la solidarité gardera toujours, même quand elle est vécue dans les meilleures conditions possibles, quelque chose de lourd, de fatigant. Sans doute aussi parce que dans ce genre d'expérience, nous sommes mis au travail au plus profond de nous-mêmes. Il ne faut donc pas rêver faire disparaître totalement cet aspect. Mais nous pouvons peut-être le vivre un peu autrement, afin de ne pas en être écrasé. Mais voyons tout d'abord différents aspects que cette fatigue peut prendre.

a) Ce qui peut rendre lourd l'engagement solidaire

Je propose tout simplement de passer en revue plusieurs aspects de la question. 4 grandes choses qui font que les engagements solidaires peuvent paraître lourds :

- **Les problèmes sont immenses** ; on peut avoir l'impression d'un tonneau sans fond ; au niveau où l'on agit, on n'a pas prise sur ces problèmes ; impression d'un combat qui ne pourra jamais être gagné.
 - o Si l'on se met à creuser, à réfléchir aux mécanismes qui ont provoqué la misère, la violence ou les injustices, on arrive à des enchaînements complexes, qui font jouer bien des aspects. Impossible d'identifier une cause précise : tout paraît compliqué et brouillé.
 - o On ne sait plus bien par quel bout il faudrait prendre le problème. Celui du logement ? de la culture ? des liens qui se défont ?
- Parfois on peut avoir l'**impression qu'il ne se passe pas grand-chose** ;
 - o Les personnes ne guérissent pas de leur misère ; avant de s'engager, on pensait avoir une certaine efficacité ; on avait entendu raconter des histoires de personnes qui se redressent, dont l'existence est transformée grâce à un appui qu'elles ont trouvé ; et ça nous avait donné envie de nous engager. Mais voilà que les personnes que je rencontre donnent l'impression de ne pas pouvoir sortir de leur misère ; et cela peut provoquer :
 - impatience,
 - jugement (elles ne font pas le minimum qui pourrait les aider ; c'est donc qu'elles sont complices de leur misère)
 - fatalisme (de toutes façons, c'est fichu, les personnes sont trop cassées, il ne faut pas rêver qu'elles s'en sortent).
 - o Les institutions ont une forte **inertie** ;
 - on sent qu'elles n'y croient qu'à moitié
 - est-ce qu'elles ne nous utilisent pas ?
 - o **La communauté chrétienne** ne se laisse pas facilement sensibiliser.
 - Finalement, tout le monde est bien content qu'il y ait une équipe du Secours Catholique, car ça permet de leur confier des gens difficiles.
 - Ils marchent à l'émotion, mais dès qu'il faut s'engager dans la durée, il n'y a plus personne.
 - Ils ne nous demandent jamais rien sur ce que nous faisons, on dirait que ça ne les intéresse pas.
- Il arrive que l'on se sente **un peu seul** : pas grand monde pour nous aider ; ou bien petites guéguerres ; petites rivalités qui peuvent paraître absurdes en face des défis.
 - o Rivalités entre associations (pour avoir des subventions ; pour être dans les journaux, pour être reconnu, estimé)
 - o Rivalités, même, entre membres d'une même équipe ; agacement à cause des manières de faire de telle ou telle personne ; impression que les choses pénibles retombent toujours sur les mêmes, etc.
- Peut-être aussi une 4^e raison : les engagements solidaires **nous mettent aux prises avec nous-mêmes** ; on découvre peut-être
 - o Des peurs ; pas rassuré d'être mis devant des personnes très démunies ; ou bien dans des situations de tension ou de conflits
 - o Des limites : je découvre des situations en face desquelles je ne sais pas comment réagir ; et puis, si les choses ne bougent pas plus vite, c'est bien la preuve que je n'ai pas beaucoup de dons pour cela.
 - o Des défauts : les engagements, dans la mesure où ils me mettent dans des situations inédites, révèlent aussi des manières de réagir dont je peux avoir honte (fuites devant des choses trop lourdes, ou au contraire, se faire mousser d'être capable de s'affronter à ce qui fait peur aux autres).

Tout cela fait que les engagements solidaires peuvent être pesants.

b) Conséquences ?

Peut à peu, on peut avoir l'impression d'une usure :

- **perte du goût** de faire les choses, d'être avec les gens (on retrouve toujours les mêmes problèmes, etc.).
- **perte du sens** : finalement, à quoi ça sert ? à quoi bon ? La perte du sens peut se traduire par le fait de reporter tout le sens sur des affaires de fonctionnement (on met toute son énergie dans l'intendance ; que tout soit nickel ; et ainsi on évite de se poser la question du sens final de ce qu'on fait).
- ou bien épuisement, impression de donner beaucoup (de temps, d'énergie) et de ne pas être nourri en retour ; d'où le **sentiment d'être vidé**, de manquer de forces.

c) Des pistes pour en sortir

Alors, qu'est-ce qui permettrait de sortir de cela ? Comment ces fardeaux pourraient-ils devenir des ressorts pour nous, pour la communauté chrétienne ?

Beaucoup de choses à dire sans doute (on aura le temps d'échanger pour cela).

Pour l'instant : je veux insister sur un point : Repérer dès maintenant, dès aujourd'hui, ce qui a pour moi un effet ressourçant, dans ce que je vis en matière de solidarité.

NB : à quoi repère-t-on une telle source ? A la joie qu'on y trouve (une joie paisible, qui ne me ramène pas à moi-même, mais ouvre en même temps aux autres ⇔ pas une joie nerveuse, ni une joie triomphale).

Très important de se demander cela, quelles sont les sources que j'ai découvertes dans ce que je fais (car comme dit Thérèse d'Avila : c'est un premier don que d'être visité par Dieu, mais c'en est un deuxième que d'en prendre conscience, et c'en est un 3^e, qui s'ajoute encore aux 2 premiers, que de pouvoir l'en remercier).

2- Les ressorts (cachés ?) de la solidarité

Qu'est-ce qui, dans les engagements solidaires, peut faire un effet « source » ? Quelles joies pourrions-nous donc nommer ? Je vous propose de réfléchir sur ces questions. Je vais avancer trois points pour amorcer la réflexion (je parle à partir de mon expérience, mais aussi de personnes que j'ai interrogées), trois types d'expériences associées aux engagements solidaires, où l'on peut sentir quelque chose de la source.

a) Des expériences d'ouverture

- Des exemples de telles expériences :
 - o **être touché par quelqu'un** ; par son visage, son expression, son regard, son histoire, ses mains ;
 - o **se sentir proche** de lui, d'elle (très belle expérience qui nous rappelle notre commune humanité ; c'est une expérience de fraternité).
 - o ou bien être **remué aux entrailles par une situation d'injustice** ;
 - o ou bien s'étonner de découvrir une qualité chez quelqu'un, que l'on n'avait encore jamais vue ;
 - o ou encore **se réjouir** de quelque chose de réussi (surtout si l'on n'y croyait qu'à moitié).
- **Ces expériences-là ont été aussi celles du Christ** ; pour cela il y a un mot dans le NT (un de ces mots clés), le verbe *splangchniszomai* (traduit « être pris aux entrailles ») que l'on retrouve dans des passages très importants

- lorsque Jésus voit les foules ;
- lorsqu'il voit la veuve dont le fils est mort ;
- lorsqu'il est approché par un lépreux ;
- lorsque le père de la parabole des 2 fils voit de loin son fils revenir ;
- lorsque le samaritain voit le blessé au bord de la route.
- Il l'a lui-même vécu ; il a consenti à se laisser toucher. Ce n'est pas toujours facile, car on ne sait pas à quoi ça va nous entraîner, on peut y résister ; et pourtant c'est le B a Ba de l'évangile ; sans cela, rien ne peut advenir. Ces expériences = ce qui nous fait humains ; si nous étions de marbre, comme on dit, nous serions des statues, pas des hommes et des femmes.
- Avec cette ouverture, vient **la joie** dont je parlais. Cette joie, qui est signe du don de Dieu (c'est sa signature).
- Important de repérer ces moments d'ouverture pour nous car :
 - quand nous avons repéré comment ça marche pour nous, alors, cette joie nous devient plus familière ; elle nous habite davantage (d'où l'importance de l'exercice que je signalais à l'instant).
 - **Pour la communauté chrétienne** aussi c'est important. Comment pouvons-nous l'aider :
 - à se laisser toucher par ceux qui vivent là où elle est ; notamment les plus fragiles, les plus souffrants ;
 - à prendre conscience de la joie qui se produit là ;
 - à découvrir que cette joie est le signe qu'elle est visitée par son Seigneur ?
 - Comment pouvons-nous créer **des événements qui faciliteront cela** ?
 - Sans doute que ça demande à être soigneusement préparé ; pour qu'une rencontre puisse avoir lieu, et une rencontre qui permettra cette ouverture
 - Ex : prier le chemin de croix avec des personnes du Quart Monde, avec des gens du voyage ;
 - faire que la communauté Chrétienne entende le récit de qqun qui a été sans papier ;
 - écouter la prière de ceux qui sont très pauvres, ou handicapés ; prier avec eux

Ces expériences d'ouverture, je le disais, c'est le B a Ba de l'évangélisation.

Mais ça n'est pas le dernier mot de l'évangélisation.

Car le Seigneur n'est pas venu uniquement pour nous faire faire l'expérience d'ouverture. Celle-ci est comme un préalable ; ce sont les portes qui s'ouvrent, mais pour ensuite donner lieu à autre chose.

Ce que le Seigneur est venu vivre avec nous, c'est simple, ça tient en un mot que nous entendons à chaque eucharistie, au moment crucial de la consécration : l'alliance. Il est venu renouer les liens de l'alliance entre l'humanité et Dieu, qui avaient été mis à l'épreuve par tous nos réflexes d'enfermement, de survie, ou de folie des grandeurs.

b) Entrer dans l'alliance

C'est quoi l'alliance ?

C'est **un lien** (c'est-à-dire, ce qui nous relie, ce qui fait que mon histoire est reliée à d'autres histoires)

Mais il y a toutes sortes de liens ;

- depuis des liens extrêmement forts qui nous engagent à l'intime de nous-mêmes, comme les liens du mariage,
- jusqu'à des liens beaucoup plus légers, qui n'engagent qu'une part de nous-mêmes, comme un contrat de type commercial, ou économique (là, on s'engage à fournir une prestation, ou à remplir une fonction mais un autre pourrait tout aussi bien fournir la même prestation ou remplir la même fonction : nous ne sommes pas engagés à l'intime de nous-mêmes).

Quels seraient les caractéristiques de ces liens très forts, par lesquels on s'engage à l'intime de nous-mêmes ? Ils sont

- **sans condition** (cf. la relation des parents aux enfants ; la relation entre époux) ; c'est-à-dire, qu'on n'attend pas un bien en retour, pour s'engager ; ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de bien en retour (par ex. l'affection des enfants, la joie de les voir grandir) ; mais on ne s'est pas engagé à cause de cela ; on s'est engagé parce que c'est toi ; et c'est tout ;
- **pour toujours** (ça ne peut pas être un CDD) ;
- **pardonnant** (prêt à passer par-dessus l'absence de réponse).
- **Vivifiants** (ils appellent ; ils rappellent à la vie)

3 remarques à ce sujet :

NB : ce qui fait le plus souffrir l'humanité, ce qui la rend malade ou violente, c'est d'abord l'absence de ces liens (par ex. si aucun regard n'est échangé avec celui qui est derrière le guichet ou à la caisse, si l'autre est vu purement et simplement comme une fonction qu'un distributeur automatique pourrait tout aussi bien remplir) ; ou bien le fait que ces liens sont négligés, tenus pour rien, ou méprisés. On peut souffrir la grande pauvreté, la maladie, l'échec, mais rien n'est plus douloureux que de voir ces liens déchirés.

Dans l'alliance, **Dieu s'est engagé** vis-à-vis de nous, par un lien extrêmement fort. (la liturgie parle d'« un lien si fort que rien ne pourra le défaire »). Il s'engage à l'intime de lui-même. Il s'engage personnellement (et pas seulement de haut, vis-à-vis de l'humanité en général, mais vis-à-vis de chacun aussi).

Quand on dit Dieu est amour ; c'est cela que nous disons : Dieu s'engage vis-à-vis de l'humanité, par ce type de liens qui appellent à la vie, à la parole, à la liberté.

Et réciproquement, ce type de liens qui appellent à vivre, qui aiment, sont sans doute ce qui parle le mieux du Dieu de Jésus Christ.

Dans l'expérience de la solidarité, nous faisons l'expérience de ce type de liens.

(aller vers quelqu'un parce que c'est toi ; c'est cela le plus important ; source de joie des 2 côtés)

Il y a là **une source de joie aussi pour la communauté chrétienne**. Imaginons une communauté qui peu à peu se lie avec ceux qui sont ainsi en souffrance, en précarité ou dans la détresse autour d'elle (ça ne veut pas dire que tout le monde dans la paroisse devienne un militant associatif, non, ça veut dire que l'on a trouvé le moyen que des rencontres aient lieu, que peu à peu l'on fasse connaissance, et que ces personnes comptent pour la communauté). Est-ce que ça ne donne pas de nouvelles couleurs à sa relation au Christ ?

⇔ Ceci = un 2^e aspect de l'expérience de solidarité : faire une expérience d'alliance

Pour être juste sur ce que la solidarité permet de vivre, je crois qu'il faut compter un 3^e aspect, qui n'est sans doute pas le plus facile : je l'ai intitulé « se laisser simplifier »

c) Se laisser simplifier

Cheminer avec les personnes en souffrance est **une école de simplification**. Non pas au sens où ça nous rendrait simplistes, mais au sens où ça aide à reconnaître ce qui est essentiel (c'est-à-dire aussi, ce qui vient de Dieu).

Dans la vie courante, nous sommes engagés dans **des tas de relations où les choses se mesurent**. Ce sont des relations

- où l'on cherche à **obtenir quelque chose en échange de quelque chose d'autre**.
- Et cela, pas nécessairement sous forme d'un échange monétaire. Je peux par exemple vouloir obtenir une promotion pour moi, et pour cela me comporter de manière complaisante avec ceux qui ont le pouvoir de me l'obtenir. Dans ce cas, ce n'est pas de l'argent que l'on échange, mais il s'agit pourtant d'un échange où l'on compte. De même on peut compter la reconnaissance, les honneurs, bref, il existe **toutes sortes de rétributions**.

Beaucoup de relations consistent en des échanges de ce type. Comme il s'agit de montages complexes,

- nous avons **besoin de moyens pour réguler ces échanges** ;
- notamment déterminer s'il y a eu injustice, afin de pouvoir la corriger (beaucoup de petits ou grands conflits portent sur des choses que l'on a ressenties comme étant des injustices et pour lesquelles nous demandons dédommagement).

L'ensemble de ces **régulations** contribue à faire un monde repérable (dans lequel on peut s'attendre à ce que les choses s'échangent d'une manière telle que l'on peut s'y retrouver). Rend les comportements prévisibles.

Ces régulations donnent naissance à **des structures** sociales (très complexes), mais qui ont en commun de permettre, de se relier les uns aux autres, et cela parce qu'on peut mesurer les choses et établir des équivalences. Tout cela donne lieu à **des classifications**, ordonnées selon des grandeurs, en fonction desquelles on va pouvoir situer par ex. un service, un poste de travail, un objet, etc. Et il y a plusieurs critères possibles pour établir ces hiérarchies, d'où des débats nécessaires pour s'entendre et parfois des disputes. Tout cela est **nécessaire pour vivre ensemble**. Il serait illusoire de prétendre organiser la cité sans avoir recours au calcul.

Mais il peut nous arriver d'être **fascinés par ces grandeurs**, ces hiérarchies, au point de penser que ce sont elles qui nous font vivre (si je perds ce poste, cette fonction, je ne suis plus rien, j'ai l'impression de subir une sorte de mort).

Alors, nous cédon à ce que la Bible appelle l'**idolâtrie** (l'idole, c'est une construction humaine, que nous regardons comme ce qui donne la vie).

Tous ces échanges régulés sont **indispensables pour vivre ensemble, mais ce ne sont pas eux qui donnent la vie**. La vie est donnée par Celui qui nous appelle par notre nom. Tous ces liens de type alliance, que j'évoquais à l'instant. Ce sont eux qui donnent la vie (et eux, ce ne sont pas des échanges calculés). Et à travers eux, nous pouvons, comme croyants, lire le don de Dieu.

Eh bien vivre une vraie relation avec ceux que d'habitude on oublie, **oblige à sortir des logiques de classifications et de hiérarchie**, pour entrer dans une autre logique, dans laquelle on renonce à toute hiérarchie, à toute comparaison (les hiérarchies, les classifications demeurent, mais elles sont reconnues pour ce qu'elles valent réellement : une organisation que

nous nous donnons pour faciliter la vie ensemble ; ce ne sont pas elles qui donnent la vie ; elles ne disent pas la vérité de ce que nous sommes). C'est difficile. C'est presque impossible, car tous nos réflexes fonctionnent dans l'autre sens. Et pourtant c'est à cela que l'Évangile appelle.

Avec ceux qui sont dans la détresse, je suis obligé, si je veux vivre quelque chose de consistant avec eux, d'**inventer autre chose qu'un échange calculé**. Je suis obligé de le rencontrer pour lui, et non pas pour ce qu'il peut me fournir en échange de ce que je lui apporte (on retrouve une relation de type « alliance », dont je parlais). Au cours de cette relation, mes réflexes seront pris à rebrousse poil. Car je suis toujours tenté de retourner à une logique de classification (faire le tri entre ceux qui valent la peine et les autres par exemple). Beaucoup de mes manières de voir, de réagir, d'évaluer, seront débusquées et radicalement mises à l'épreuve : beaucoup de choses que je pensais importantes et même indispensables pour vivre et être heureux vont tomber. Je découvrirai alors toutes mes petites idoles.

C'est un chemin qui peut être **rude**. Mais cela ramène toujours à ce qui est vraiment indispensable pour vivre : l'amour que nous avons reçu et que nous pouvons partager. Et cela, c'est un don de Dieu.

C'est pourquoi : cette âpreté est compensée par la joie de la rencontre. Cette joie de se savoir appelé à l'existence par les autres, qui sont pour moi comme un écho de l'appel de Dieu.

Cette rudesse explique sans doute en grande partie les résistances que nous avons tous, à nous lier avec les plus fragiles, ceux qui sont en souffrance.

Ceci explique que la solidarité vient rarement au premier rang des préoccupations dans une communauté chrétienne. Car c'est un lieu redoutable. (nous retrouvons donc ici des choses dont il a été question dans la première partie).

3- Quels chemins pour vivre en Eglise, la solidarité comme respiration ?

a) Redécouvrir la solidarité comme vocation diaconale de l'Eglise

Terme de diaconie : mis en valeur dans l'Eglise ces dernières décennies ; utilisé par Benoît XVI dans sa première encyclique :

« la nature profonde de l'Eglise s'exprime dans une triple tâche : annonce de la Parole de Dieu (kerugma-marturia), célébration des sacrements (leitourgia), service de la charité (diakonia). Ce sont trois tâches qui s'appellent l'une l'autre et qui ne peuvent être séparées l'une de l'autre. La charité n'est pas pour l'Eglise une sorte d'activité d'assistance sociale qu'on pourrait laisser à d'autres, mais elle appartient à sa nature, elle est une expression de son essence elle-même, à laquelle elle ne peut renoncer ».

(*Deus Caritas est*, § 25)

Qu'est-ce qu'apporte ce mot de diaconie ?

Il évoque « Celui qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir (diaconèsaï) et donner sa vie en rançon pour la multitude » (à noter : le verbe servir : placé dans cette phrase comme l'équivalent de « donner sa vie en rançon pour la multitude », c'est-à-dire : résume toute la mission du Christ.

⇔ la diaconie : c'est la solidarité telle qu'elle est vécue par le Christ, c'est-à-dire l'alliance ; c'est, comme on l'a vu une manière de vivre les rapports humains en décalage avec les logiques qui sont celles du monde (qui comparent, mettent en compétition, classifient).

Permet de penser la solidarité un peu autrement :

- comme un rendez-vous avec le Christ un appel à se mettre dans les pas du Seigneur ; à vivre à nouveau avec lui, quelque chose de sa manière d'être (il y a là quelque chose d'ordre sacramentel)

- Ça va donc désigner l'appel adressé aux Chrétiens, pour que la relation d'alliance remodèle de plus en plus leurs différentes relations (une manière d'être qui se distingue des logiques du monde). Jésus attirait beaucoup l'attention de ses disciples là-dessus : appelait à ne pas se comporter comme les grands qui font sentir leur pouvoir ; mais à se faire serviteur ; et pour cela, joignant le geste à la parole, il place au milieu du groupe des disciples un enfant (Mc 9, 35-37). Par ce geste, est indiqué aussi à la communauté Chrétienne, un chemin pour ne pas perdre la trace du Serviteur, du Christ : en faisant une place centrale à ceux qui normalement ne comptent pas beaucoup.
 - Si à travers cette manière de vivre les rapports humains, c'est l'alliance qui prend consistance, on retrouve là la mission de l'Eglise : être signe de la Bonne Nouvelle ; et cela, elle l'est dans sa chair ; elle ne porte pas la Bonne Nouvelle comme quelque chose qui lui demeure extérieur ; c'est aussi pourquoi on peut dire que la diaconie est **coextensive à la vie de l'Eglise** ; Il n'y a rien dans l'Eglise qui puisse se sentir exonéré de diaconie.
- Elle concerne :
- o aussi bien les relations internes à l'Eglise (entre chrétiens)
 - o que les relations à tous ceux que nous côtoyons.

Remarque : parler ainsi de diaconie ne revient pas à évacuer la notion de solidarité (ni d'ailleurs charité, justice, fraternité, option pour les pauvres, etc.) ; chacun de ses termes fait entendre des accents différents : solidarité a le gros avantage d'être audible par tous ; diaconie permet aux Chrétiens de relire leurs engagements solidaires comme rendez-vous avec Christ.

b) Un regard neuf sur la place de la solidarité dans l'Eglise

Cela dit, aider les Chrétiens à prendre conscience qu'ils ont tous une vocation diaconale à honorer, c'est inviter l'Eglise à une petite révolution culturelle et spirituelle. Parce que, au fil des siècles,

- on s'est bien accommodé de la spécialisation (qui permet aux « non-spécialistes » de se sentir quitte)
- on n'a pas toujours beaucoup prêté attention à la solidarité à l'intérieur de la communauté non plus.

Donc : ne pas s'imaginer que la question va se régler par décret, ni en quelques années. C'est l'affaire de plusieurs décennies (diaconia 2013 : un travail de longue haleine)

A quoi peut-on reconnaître qu'on est vraiment bien engagé sur ce chemin ?

- Quand les communautés chrétiennes (paroisses, mouvements, aumôneries) trouvent naturel que leur histoire soit tissée à celle des plus démunis ;
- Quand ceux qui d'habitude ne comptent pas se sentent chez eux dans l'Eglise, dans les communautés chrétiennes ;
- Quand les chrétiens et les communautés sont profondément renouvelés dans notre manière de voir leur environnement, leur monde, au point de désirer ardemment y retrouver le Christ à travers ceux qui sont en souffrance, qui restent sur le bord du chemin.

NB : bien entendu, cela ne veut pas dire du tout que tous les chrétiens doivent faire la même chose, qu'ils devraient tous s'engager dans le champ social ; non ; car tous n'ont pas forcément ce charisme ; mais en revanche, tous ont quelque chose à apprendre des petits, des pauvres, des malades, des étrangers, etc.

Alors : la question devient : comment tous les membres de la communauté pourront être touchés, d'une manière ou d'une autre, par ce que certains vivent comme engagements dans la cité ?

Vous voyez, c'est en fait une visée extrêmement ambitieuse.

Ça pourrait en fait faire bouger en douceur des choses dans notre Eglise : si l'on se met à voir les choses à partir du point de vue des plus fragiles, ça pourrait nous pousser à quelques petits changements ; par ex. qu'est-ce qu'il en est de l'accueil ? de la simplicité des rapports ? comment on se dit les choses ?

Nous sommes d'ailleurs en fait en chemin ;

ce chemin a commencé avec la redécouverte, au cours du XXe siècle,

- de l'importance de la communauté chrétienne, et de sa présence à son quartier, sa ville, son village.
- Et aussi, nous avons été sensibilisés à porter un autre regard sur ceux qui d'habitude ne comptent pas beaucoup (grâce à des personnes comme Joseph Wresinski, Jean Vanier, etc.), en redécouvrant comment ces personnes reconduisent à l'essentiel.
- Cela dit, nous n'avons pas encore beaucoup pris l'habitude de lire ce que nous vivons avec les personnes en souffrance ou en solitude, comme une expérience spirituelle, un don de Dieu

c) Qu'est-ce qui peut aider pour avancer sur ce chemin ?

A l'échelle du diocèse

Il existe souvent, dans les diocèses un Conseil de la solidarité. Formé par des représentants des différentes institutions de solidarité : leur but :

- coordonner
- informer
- former

Dans certains diocèses, on a un peu modifié cette instance, en y invitant aussi des responsables des secteurs clés de la vie de l'Eglise : pastorale des jeunes, de la santé, catéchèse et catéchuménat, et pourquoi pas liturgie ; dans l'idée de se demander comment ça pourrait mieux communiquer entre les acteurs de la solidarité et ce qui porte la mission de l'Eglise.

Permet des choses (ex. Tulles)

Dans ce cas : on peut parler diaconie (souligne la volonté de désenclaver la solidarité)

Une telle instance peut alors recevoir aussi comme mission :

- d'aider les paroisses, les EAP (ou EPP), les secteurs, à voir comment la dimension de la caritas se vit déjà (aider à en prendre conscience ; aider ses acteurs à relire ; à partager ce qu'ils découvrent là aux autres Chrétiens) ;
- Faire circuler les bonnes nouvelles et les initiatives prometteuses
- Exercer un rôle de conseil pour aider une communauté qui voudrait monter un projet plus ambitieux, en fonction d'un besoin ressenti localement (il existe déjà beaucoup d'initiatives très intéressantes qui peu à peu s'étendent et qui mériteraient de l'être encore davantage).
- développement des liens avec des pastorales spécifiques – prisons ; gens du voyage, santé pour qu'elles soient désenclavées (lorsqu'elles risquent de l'être)
- Travailler la question de l'accueil des très pauvres dans la vie de l'Eglise
- Donner à la solidarité un petit air de fête (cf le festival de l'espérance, à Toulon, au printemps 2005 : 1000 personnes pour un pique-nique géant sur la place d'arme, rebaptisée pour l'occasion « Place de la fraternité »). Là, ça devient très intéressant car

on voit que l'Eglise peut communiquer quelque chose de ce qu'elle vit avec les plus démunis, sous forme d'une fête, et à travers cela, d'un appel à la cité, pour qu'elle n'oublie pas.

Dans les EAP/ EPP : des veilleurs de la diaconie ?

- Inviter ceux qui ont un engagement solidaire à relire ce qu'ils font ; et même, si possible, à en partager quelque chose (sans tapage, évidemment) ; qu'ils se sentent accompagnés ; envoyés, attendus (pour certaines personnes, c'est une manière de vivre leur foi).
- éveiller ceux qui auraient un charisme ou un appel du côté de la solidarité ; c'est important. Il y a peut-être des énergies un peu dormantes dans les communautés, parce qu'elles n'ont pas été sollicitées de ce côté-là. (je peux ne pas se sentir une vocation de catéchiste, mais trouver dans un engagement avec le Secours Catholique, ma manière de répondre à l'appel de Dieu).
- Mais aussi : souvent la diaconie à l'échelle de la paroisse, commence par des choses toutes simples qui font partie de l'ordinaire de la vie paroissiale (cf. texte de la Paroisse St Luc) :
 - l'attention aux personnes isolées ;
 - garder le lien avec les malades ;
 - entourer ceux qui sont dans le deuil.
- Les réalisations passent aussi par ce qui est ordinaire : par ex : avoir la présence d'esprit de solliciter les membres de la communauté les plus fragiles, en leur demandant quelque chose qui est à leur portée (participer à la chorale ; participer à l'accueil ; donner des responsabilités qui peuvent être au départ toute petites)
- Mais surtout : aider à ce que la communauté tout entière, vive quelque chose de consistant avec les plus fragiles ; que ceux-ci fassent vraiment partie de sa prière, de sa vie, de son histoire.

Alors : on ne reproduit pas le phénomène de spécialisation et de sous-traitance : le responsable de la diaconie et son équipe sont dans la position non pas de sous-traitants, mais de médiateurs :

ils aident la communauté Chrétienne à vivre quelque chose avec les plus vulnérables.

Des choses se vivent aussi à **l'échelle des familles** : soutien aux membres les plus fragiles, soutien dans les périodes de deuil ; traversée des conflits ; accueil (à l'occasion de vacances ou autre).

Lieu important d'apprentissage du B. A. - BA de la solidarité.

Conclusion :

Ce que je viens d'avancer : des échos de ce dont j'ai entendu parler ailleurs ; pas exhaustif

Ce vers quoi j'ai essayé d'attirer l'attention :

- la dimension de la solidarité, qui souvent est vue d'abord comme un fardeau est en fait aussi une source potentielle (à cause de l'expérience spirituelle qu'elle permet de faire)
- quand elle est vécue ainsi, simplement, tranquillement, elle contribue à faire respirer l'Eglise : elle lui apporte de l'air frais, l'oxygène de l'Evangile
- elle est aussi une respiration pour l'Eglise au sens où celle-ci vit d'un mouvement de rassemblement et d'envoi, de relecture et d'action, d'action de grâce et d'écoute des appels ; si l'on oublie un de ces deux mouvements, la communauté Chrétienne risque l'asphyxie ; or la dimension de la solidarité oblige à véritablement honorer les 2 sens du mouvement. C'est pourquoi elle peut aider l'Eglise à respirer.